

LE PEUPEMENT ANCIEN

Lapita

La question de l’origine des Polynésiens a été posée par les Européens dès le temps de la découverte de l’Océanie par les grands navigateurs du XVIII^e siècle. Trois hypothèses ont alors été avancées et débattues : celles d’une origine amérindienne, asiatique ou locale. Cette dernière supposait l’existence d’un ancien continent englouti sous les eaux du Pacifique de même qu’un polygénisme de l’espèce humaine : deux postulats aujourd’hui rejetés par la science. L’hypothèse d’une origine amérindienne fut relancée dans les années 40 par le norvégien Thor Heyerdalh : elle n’est partagée actuellement par aucun autre chercheur. Tout confirme en effet que l’aire d’origine des Polynésiens est l’Asie sud-orientale. Le problème demeure toutefois de déterminer les processus de leur colonisation des îles du Pacifique. C’est principalement depuis les années 60 que les recherches archéologiques ont permis de préciser quelque peu les étapes du peuplement de l’Océanie, depuis le nord-ouest de la Mélanésie jusqu’aux confins du Pacifique, et de préciser également la chronologie des cultures qui évoluèrent ensuite dans chaque région de l’Océanie et, notamment, en Polynésie orientale.

Lapita

L’ORIGINE ASIATIQUE ET LES PREMIÈRES ÉTAPES DU PEUPEMENT DE L’OCÉANIE

Lapita

Les Polynésiens parlent tous des langues apparentées à la grande famille austronésienne qui s’étend sur toute l’Océanie (les langues “papoues” et australiennes mises à part), en de nombreuses régions de l’Asie du Sud-Est et jusqu’à Madagascar. Les linguistes situent son origine, il y a 7 000 ans ou plus, dans l’île de Taiwan et la région du continent asiatique qui en est proche. En étudiant son évolution lexicale en Océanie, ils ont abouti à l’élaboration d’un schéma de peuplement d’ouest en est, conforme à celui établi par les archéologues en se fondant, en particulier, sur les résultats des datations au radiocarbone. Une autre preuve de l’origine asiatique des Polynésiens est d’ordre botanique et zoologique. L’essentiel des plantes qu’ils cultivent (fruits et tubercules principalement), ont été introduites par les Océaniens d’Asie sud-orientale, de même que le chien, le porc et le poulet. En effet, tout comme en Amérique, à l’exception du chien, ces plantes et animaux n’existaient pas dans les îles du Pacifique avant leur introduction par l’homme. On pourrait encore citer, pour exemple et parmi bien d’autres traits culturels, l’usage de la pirogue à balancier, connu dans toute l’aire austronésienne.

Depuis Dumont d’Urville, on divise l’Océanie en trois régions ethniques : la Micronésie, la Mélanésie et la Polynésie, bien que leurs frontières soient quelque peu artificielles et la réalité beaucoup plus complexe et diverse. On a longtemps pensé que les ancêtres des Polynésiens devaient avoir atteint la Polynésie occidentale en passant par la Micronésie et non par la Mélanésie ; ce fut en particulier la théorie de Sir Peter Buck, développée dans son ouvrage “Vikings of the Sunrise” (1938) et, plus récemment, par l’anthropologue William Howells (“The Pacific Islanders”, 1973). Cette idée s’accordait avec les différences physiques observées entre les Polynésiens et les Mélanésiens, qui, de fait, supposaient une absence de métissage. En fait, ces différences d’apparence physique sont moins marquées qu’on ne l’affirmait naguère et il paraît certain que des métissages eurent lieu entre les ancêtres des Mélanésiens et ceux des Polynésiens. Quoi qu’il en soit, deux ordres de faits vont à l’encontre de ce schéma migratoire passant par la Micronésie. D’une part, on sait aujourd’hui qu’à l’époque des premières migrations polynésiennes, c’est-à-dire il y a environ 4 000 ans, le niveau des eaux du Pacifique était de trois mètres plus élevé qu’aujourd’hui. Les atolls, affleurant alors à peine à la surface de l’océan, étaient donc inhabitables et la Micronésie, hormis quelques rares îles hautes, est constituée d’atolls. D’autre part, la poterie “lapita”, attribuée aux ancêtres des Polynésiens, a été découverte non seulement en Polynésie occidentale mais dans toute la Mélanésie. Il s’agit d’une tradition céramique très particulière et qui diffère des autres traditions du Pacifique occidental par ses formes composites et son décor géométrique très soigné et fait d’impressions punctiformes exécutées au peigne. Elle se trouve partout dans les sites les plus archaïques que l’on connaisse, sauf dans l’extrême nord de la Mélanésie plus anciennement peuplé, où elle n’apparaît que vers 2 000 ans avant J-C, elle est datée de quelques siècles plus tard dans l’ouest et le sud de la Mélanésie, d’environ 1 200 ans aux îles Fidji et Tonga et de 1 000 ans aux îles Samoa.

L’existence d’un peuplement antérieur dans le Pacifique occidental – sauf, comme nous venons de le voir, dans les îles proches de la Nouvelle-Guinée – n’a pas encore été démontrée mais est considérée comme des plus probables. L’hypothèse la plus généralement admise est que ces peuples “lapita”, gens de mer, entretenaient des réseaux de relations interinsulaires, comme en témoigne l’étude typologique des décors céramiques et de leur répartition spatiale, et qu’ils pratiquaient probablement des échanges avec les horticulteurs des “grandes terres” : les ancêtres des Mélanésiens. Étant peu à peu leurs explorations maritimes, certains d’entre eux découvrirent très rapidement les îles Fidji et les îles de la Polynésie occidentale, encore vierges de toute

occupation humaine. Quelques réserves sont aujourd’hui formulées quant à cette conception qui assimile la culture "lapita" à celles de tous les ancêtres des Polynésiens et à elles seules. Cependant, on s’accorde très généralement à penser que c’est dans cet ensemble Fidji – Samoa – Tonga que, pendant plus d’un millénaire d’isolement, même relatif, s’est forgée la véritable identité polynésienne, physiquement et culturellement. Peu avant notre ère, et peut-être en raison d’une surpopulation, des émigrants quittèrent la Polynésie occidentale pour aller, vers l’Est, à la découverte de nouvelles terres : celles de la Polynésie orientale, alors que les potiers (ou les potières) “lapita” avaient déjà cessé leur production sans qu’on puisse encore en expliquer clairement les raisons. De fait, les Polynésiens orientaux semblent n’avoir jamais fabriqué ni utilisé de poterie. Seuls quelques rares tessons ont été trouvés dans les plus anciens niveaux archéologiques des sites des îles Marquises ; selon l’étude de leurs constituants minéraux dégraissant, ils proviendraient des îles Fidji.

LES TÉMOINS ARCHÉOLOGIQUES DE SURFACE EN POLYNÉSIE FRANÇAISE

Dès les années 20, la Polynésie française tient une place prépondérante dans les recherches archéologiques conduites par le Bernice P. Bishop Museum de Hawai avec les travaux de Linton et Handy aux îles Marquises et, surtout, les prospections de Emory dans les îles de la Société et les archipels voisins. Jusqu’à cette époque encore, l’étude du passé polynésien reposait essentiellement sur le recueil de traditions orales et de généalogies. Ceci conduisait à penser que les Polynésiens orientaux n’avaient pas quitté depuis bien longtemps leur pays d’origine “situé vers le soleil couchant” et qu’ils nommaient “Hawaiki” (déformation probable du nom de l’une des îles Samoa : Savaii) ; Hawaiki était aussi l’ancien nom de Raiatea que les traditions désignent comme étant le premier centre de dispersion des Polynésiens orientaux. Tout ceci conduisait également à penser qu’il n’était pas nécessaire de fouiller le sol pour chercher les témoins d’une occupation plus ancienne. Emory s’est donc attaché à faire l’inventaire de ce que l’on pouvait trouver en surface : objets mobiliers et, surtout, ces monuments que sont les *marae*, constitués d’une cour fermée ou non par un mur et généralement partiellement ou entièrement pavée, avec une plate-forme lithique dressée à l’une de ses extrémités : l’*ahu*. Il en fit un inventaire relativement exhaustif aux îles de la Société et en localisa de nombreuses ruines aux îles Tuamotu, dans l’île de Mangareva et dans les atolls voisins. Leur architecture est très variable, bien que toujours constituée d’une cour et d’un *ahu*. Dans cette cour les vivants : chefs et prêtres, venaient prier, s’entretenir avec les êtres de l’au-delà, appelés à siéger sur l’*ahu*, et leur offrir des sacrifices. Ces *marae* étaient des lieux particulièrement tabous et symbolisaient le rang hiérarchique et la généalogie des chefs qui les avaient établis. On y organisait des cérémonies qui pouvaient durer plusieurs jours.

Emory (1933) décrit les *marae* des îles Sous-le-Vent comme comportant une cour souvent pavée mais non fermée par un mur, et d’un *ahu* constitué de grandes dalles de grès corallien dressées sur le chant, formant un long parallélepipède rectangle, souvent haut de plus de deux mètres et dont l’intérieur est couvert par de la blocaille corallienne. Beaucoup ont été restaurés sur la zone côtière de ces îles. On citera, entre autres, le grand ensemble situé près du village de Maeva dans l’île de Huahine, au bord du lac Fauna Nui, et le *marae* Taputapuatea à Opoa (île de Raiatea), considéré comme le plus important de la Polynésie centrale par son rôle de centre politique et religieux “international”. Aux îles du Vent, Emory distingua trois types de *marae* : intérieur, intermédiaire et côtier. La situation de l’*ahu* par rapport au mur d’enceinte en est le principal critère distinctif. Il s’agit d’une simple plate-forme lithique dans les deux premiers cas, distincte du mur d’enceinte dans les *marae* de type intérieur et accolée à ce mur par le côté arrière dans le second type. L’*ahu* des *marae* côtiers est une pyramide à degrés (trois, le plus souvent), dont le premier se confond avec le mur d’enceinte à l’arrière et sur les côtés. Les trois dénominations typologiques seraient justifiées par des raisons à la fois spatiales et temporelles : les *marae* “intérieurs” étant les plus anciens et les *marae* “côtiers” les plus récents. Cette hypothèse s’accordait avec celle de l’ethnologue Handy qui pensait que la structuration de la société, à l’arrivée des Européens, correspondait à des migrations successives, hypothèse non retenue aujourd’hui. Les recherches entreprises depuis les années 60 ont d’ailleurs montré que cette classification tripartite était trop schématique et simplificatrice. D’une part, il existe une multitude de *marae* de plans différents, d’autre part, les *marae* dits de type intérieur existent bien mais se trouvent également sur les côtes, et les *marae* dits côtiers, dans l’intérieur des terres. Les uns et les autres peuvent être contemporains. Il semble enfin, à la lumière des datations obtenues par le radiocarbone, que beaucoup de ces *marae* ne sont pas très anciens et que leur épanouissement architectural et leur prolifération ne remontent qu’aux XVII^e et XVIII^e siècles. Les ruines de ces *marae* plus ou moins grands et complexes sont extrêmement nombreuses et l’on en rencontre jusqu’au plus profond de l’intérieur des îles. Leur nombre, leur distribution et leur importance relative reflètent l’organisation spatiale de l’ancienne société et de sa hiérarchie et indiquent, comme les autres vestiges (soubassements de case, terrasses de culture…), une très grande densité de la population à l’époque des premiers contacts avec les Européens. Plusieurs *marae* ont été restaurés dans les années 1960-1970, ainsi, à Tahiti, dans trois vallées de la presqu’île de Tautira et, à Paea, le triple *marae* Marae Ta’ata. Le *marae* de Arahurahu, également situé à Paea, a été restauré dès 1954 à des fins touristiques autant que culturelles. Il souffre de quelques fautes dans sa reconstruction mais sa situation dans un cadre splendide le rend propice aux manifestations folkloriques. Il faut aussi noter l’admirable ensemble de structures restaurées, à Moorea, dans la vallée de Opunohu : sept *marae* et deux plates-formes de tir à l’arc. Quatre *marae* ont également été restaurés dans l’atoll de Rangiroa. Le Département d’Archéologie du Centre Polynésien de Sciences Humaines (CPSH) poursuit actuellement la prospection de ces monuments et la restauration de certains d’entre eux.

Les structures de surface ont été peu prospectées jusqu’à maintenant aux îles Marquises, et deux vallées seulement l’ont été d’une manière exhaustive : celle de Hane dans l’île de Ua Huka et celle de Haka’ohoka dans l’île de Ua Pou. Partout cependant se dressent les ruines d’importants monuments : hautes plates-formes (*paepae*), d’appareillage parfois cyclopéen, et qui supportaient des cases construites en matières végétales et de fonction domestique, sociale ou religieuse, mais également ruines d’ancien *tohua*, places de fête pavées et entourées de plates-formes souvent nombreuses.

LE PEUPEMENT DE LA POLYNÉSIE FRANÇAISE ET SON RÔLE DANS CELUI DU PACIFIQUE ORIENTAL

L’un des aspects importants de la recherche archéologique aux îles Marquises concerna celle des témoins du plus ancien peuplement. Les premières fouilles stratigraphiques y furent entreprises par l’américain Suggs en 1957-1958, dans plusieurs sites de l’île de Nuku Hiva et, notamment, dans la baie de Ha’atuatua, sur la côte nord-est de l’île. Ce site révéla une première occupation datée d’environ 125 ans avant notre ère (125 ± 150 ans). Cinq tessons de poterie y furent mis au jour ainsi que divers outillages et ornements comparables à ceux du Pacifique occidental, datés de la même époque. Sinoto, en 1963-1964 et 1965, effectua plusieurs sondages dans les îles de Hiva Oa et de Ua Huka. C’est dans cette dernière île, dans une dune de la baie de Hane, qu’il mit au jour une importante stratigraphie dont le niveau le plus profond contenait deux tessons de poterie et des fragments d’hameçons. Sinoto évalue son âge à environ 300 ans ap. J-C, date plus récente que celle de Ha’atuatua. En 1983 cependant, Ottino a découvert dans le site d’Anapua, dans l’île de Ua Pou, un foyer daté de 150 ± 95 ans avant notre ère. C’est actuellement la plus ancienne date que nous connaissons pour le peuplement de la Polynésie française et de la Polynésie orientale en général.

Aux îles de la Société en effet, des niveaux anciens ont été mis au jour dans les îles de Maupiti et de Huahine, mais ils sont beaucoup plus récents que ceux découverts aux îles Marquises. À Maupiti, les sépultures du *motu* Paeoa, fouillées par Sinoto en 1962-1963, étaient accompagnées d’un mobilier funéraire (herminettes, ornements corporels) de type archaïque et leur datation est de 860 ± 85 années ap. J-C. À Fare, capitale de l’île de Huahine, les sites contigus de Fa’ahia et de Vaito’otia sont fouillés depuis 1973 par l’équipe du B.P. Bishop Museum dirigée par Sinoto, à laquelle s’est ajoutée, à partir de 1983, celle du Département d’Archéologie du Centre Polynésien des Sciences Humaines. Il s’agit là d’un ensemble archéologique des plus importants par la richesse de ses vestiges et dont la date, selon l’estimation de Sinoto, se situerait entre 850 et 1 100 années ap. J-C et peut-être plus tôt (vers 600 ans). En dehors des îles Marquises et des îles Sous-le-Vent, aucun site vraiment ancien n’a encore été découvert en Polynésie française.

Les traditions orales désignent l’île de Raiatea, dans l’archipel de la Société, comme le premier centre de dispersion des Polynésiens orientaux : leur “Hawaiki” comme on la nommait jadis. Suggs, considérant l’antiquité de l’occupation des îles Marquises, suggéra que cet archipel pouvait avoir joué un rôle similaire, notamment pour le peuplement du nord des îles Tuamotu, de l’île de Mangareva et de l’île de Pâques. Après la découverte du site de Maupiti, et en se fondant sur ce que l’on savait alors de l’archéologie des autres îles de la Polynésie orientale, Emory et Sinoto estimèrent que les îles Marquises pouvaient avoir été ce premier centre de dispersion dont ils précisèrent les étapes, en 1965, puis selon un schéma légèrement modifié, en 1968 : des Marquisiens auraient successivement peuplé les îles de la Société, l’île de Pâques, la Nouvelle-Zélande, depuis les îles de la Société, et les îles Hawai, en somme, l’ensemble du Pacifique oriental. Plus récemment, en 1979, Jennings modifia encore ce schéma en se fondant sur de nouveaux résultats archéologiques.

Ces schémas migratoires ne sont naturellement que des hypothèses de travail, de nouvelles découvertes pourront amener à les modifier encore. Il semble néanmoins acquis que les premiers venus des îles Tonga et/ou Samoa, ont d’abord colonisé la Polynésie centrale : îles Marquises ou de la Société, avant que quelques-uns ne s’en soient exilés pour découvrir les archipels voisins, puis les trois sommets du “triangle polynésien” : Hawaï, l’île de Pâques et la Nouvelle-Zélande. Il fallut souvent s’adapter aux nouvelles conditions du milieu : atolls ou îles hautes avec ou sans lagon, ou îles au climat moins clément, telles la Nouvelle-Zélande et l’île de Pâques, adaptation qui se traduit, entre autres, par une évolution différente du mode d’occupation du sol et des structures sociales. Cette évolution différente est même repérable au cœur de la Polynésie centrale. C’est ainsi qu’à Tahiti, île bordée d’une plaine côtière, d’un riche lagon et aux nombreuses et profondes vallées aux conditions de vie moins favorables, les classes dominantes se sont installées sur les côtes, et les plus humbles, loin à l’intérieur des terres. Aux îles Marquises au contraire, dépourvues de lagon et de véritables plaines côtières, et aux vallées très encaissées et isolées les unes des autres, les classes sociales se sont côtoyées dans les parties moyennes des vallées qui constituaient autant d’entités politiques séparées. Ces différences d’évolution s’augmentèrent du fait d’un certain isolement, tant sont distants les îles ou archipels de la Polynésie orientale. Cet isolement ne fut cependant jamais que relatif, du fait de la mobilité caractéristique des gens de mer que sont les Polynésiens. C’est ainsi que des innovations se propagèrent à travers la Polynésie orientale : nouveaux types d’herminettes et d’hameçons par exemple. Des contacts directs avec l’Amérique sont également des plus probables : la patate douce, qui en est originaire, était cultivée dans les îles les plus orientales de la Polynésie longtemps avant qu’elle puisse y être introduite par les navigateurs européens.

J. GARANGER

Orientation bibliographique





BELLWOOD (P.) -1983- Les Polynésiens, archéologie et histoire, Papeete. (traduit de l’anglais, 1978 : *The Polynesians, Prehistory of an island people*, Londres).

EMORY (K.P.) -1933- *Stone remains in the Society Islands, Bernice. P. Bishop Museum Bull.*, 116, 182 p.

GARANGER (J.), (sous la direction de.) -1986- Encyclopédie de la Polynésie, vol. 4 : La recherche des Anciens Polynésiens. Papeete, Ch.Gleizal Éd.

JENNING (J.D.) éd.-1979- *The prehistory of Polynesia*. Cambridge, Massachusetts et Londres.



GRANDES DIVISIONS GÉOGRAPHIQUES ET CULTURELLES

-  MICRONÉSIE
-  MÉLANÉSIE
-  POLYNÉSIE et ses subdivisions
-  POLYNÉSIE extérieure

FRONTIÈRES ET LIMITES

- Ligne de Huxley:**
À l'ouest de cette ligne le peuplement date d'au moins 300 000 ans.
- Ligne Webber:**
À l'est de cette ligne le peuplement n'a pu s'effectuer qu'en utilisant la voie maritime même lors du maximum de régression marine quaternaire.
- Ligne de l'Andésite:**
De part et d'autre de cette ligne on distingue :
- à l'ouest, des îles appartenant à la plaque continentale australo-indienne, souvent grandes, élevées et aux potentiels variés.
- à l'est, des îles volcaniques, îles hautes ou atolls, de petites dimensions et aux possibilités réduites.

RÉPARTITION DES CULTURES OCÉANIENNES CONNAISSANT LA POTERIE

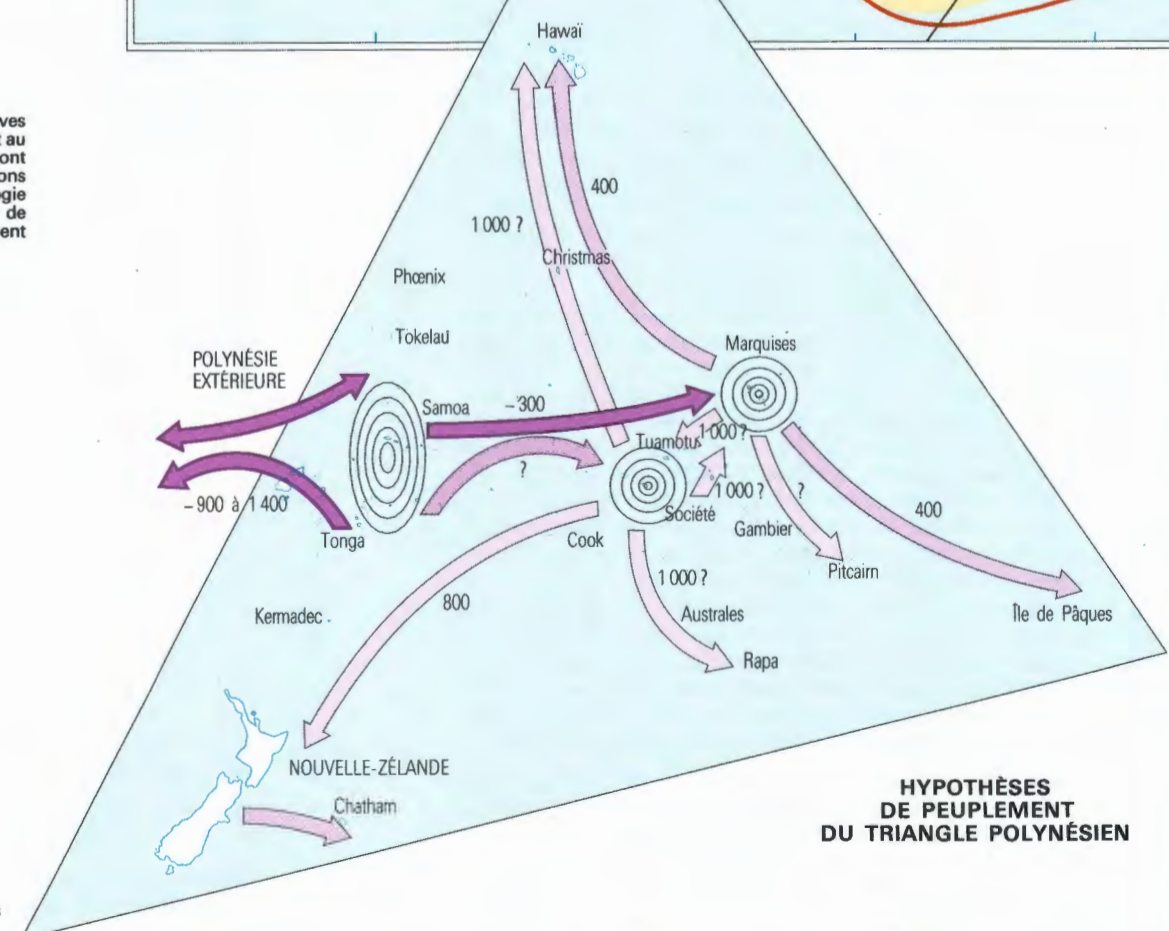
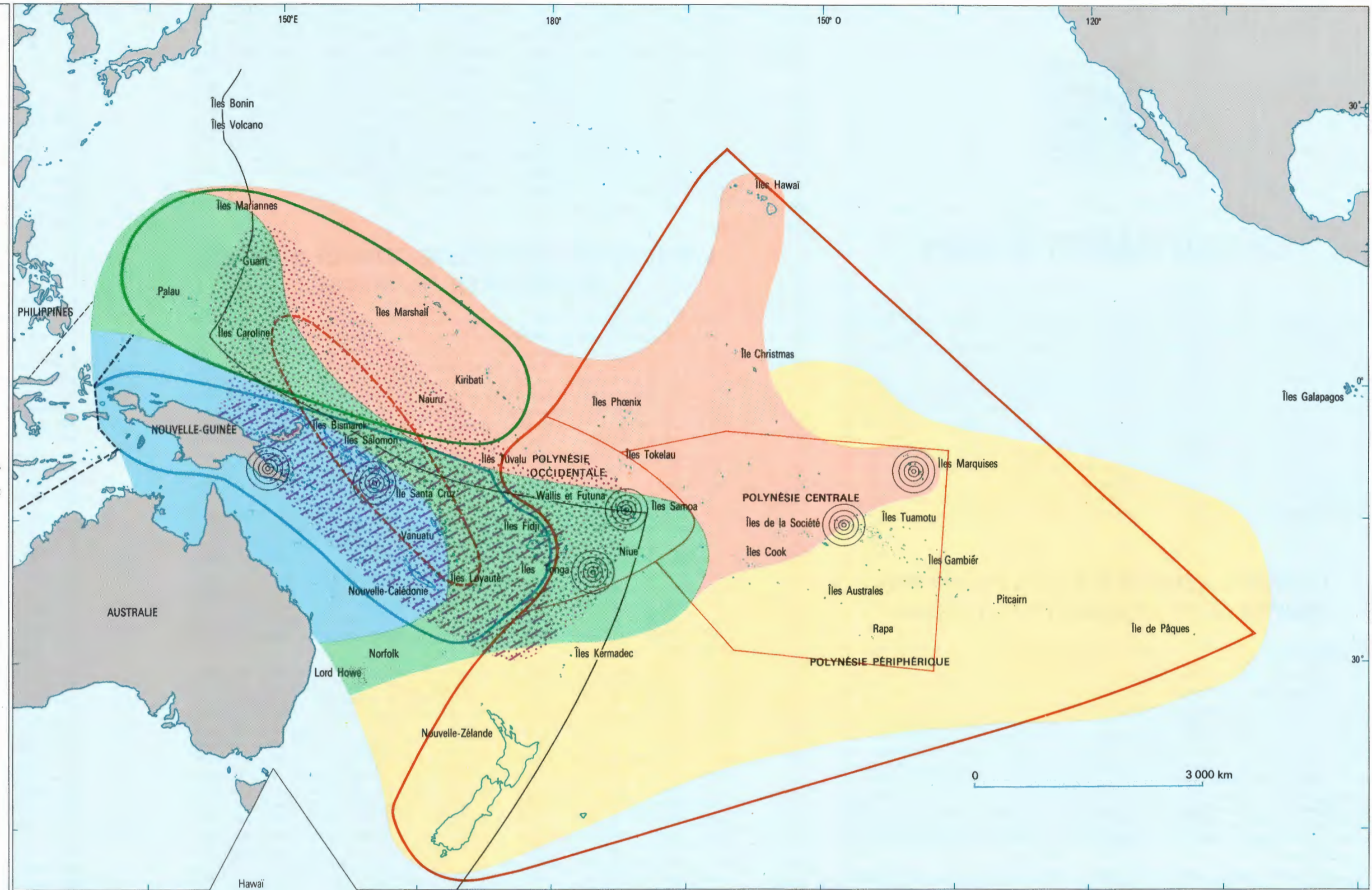
-  Culture Lapita, 3 500 à 2 000 B.P. (before present)
-  Culture Mangaasi et « Ensembles Culturels Mélanésiens » ou apparentés, 2 700 B.P. à actuel

ÉTAPES DU PEUPEMENT

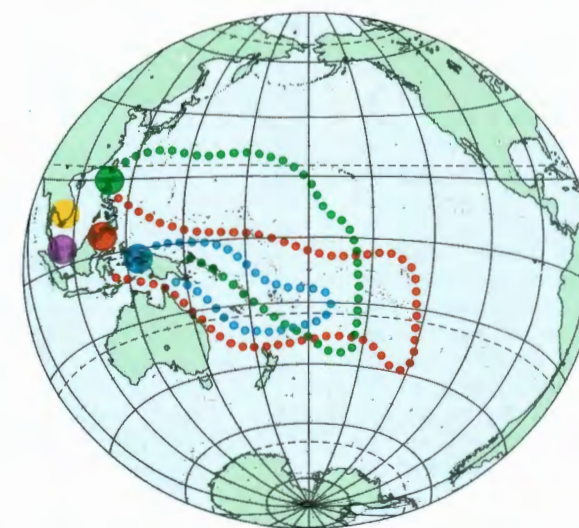
- Régions peuplées depuis au moins :
-  25 000 ans
 -  5 000 ans
 -  3 000 ans
 -  plus de 1 500 ans
 -  moins de 1 500 ans




Les dates absolues obtenues par la méthode du C. 14 ne sont qu'indicatives du plus ancien peuplement connu à une centaine d'années près par rapport au présent (B.P. : before present). Depuis 20 ans, de nouvelles datations ont remis en cause les schémas établis. C'est pour cette raison que les directions des migrations ne figurent pas sur cette carte, d'autant que l'ethno-archéologie suggère plus l'existence de réseaux que de flux orientés. Les processus de peuplement sont donc figurés par des teintes qui, du gris au jaune, évoquent une diffusion très lente à partir des foyers culturels mentionnés.

 Centre supposé d'élaboration et de diffusion culturelles






ORIGINE ET AIRES DE RÉPARTITION DE QUELQUES PLANTES CULTIVÉES EN POLYNÉSIE



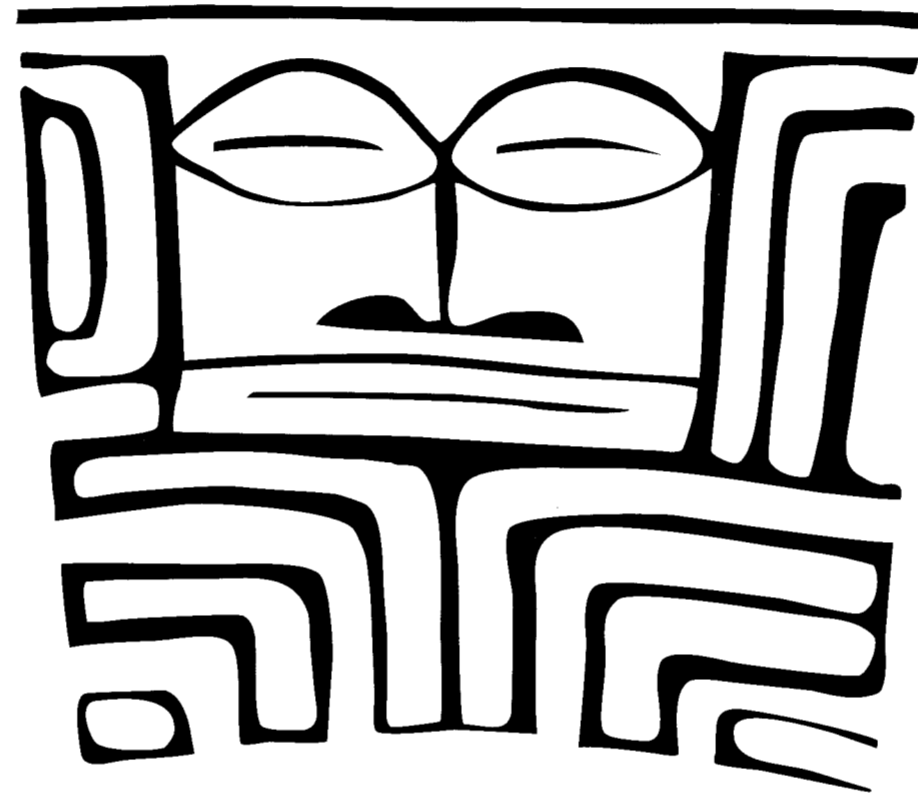
-  *Dioscorea nummularia* igname piri
-  *Cyrtosperma chamissonis* aracée maota
-  *Hibiscus manihot* manioc

Foyer d'origine de :

-  *Ipomea batatas* patate douce umara
-  *Colocasia esculenta* taro taro
-  *Dioscorea alata* igname ufi

d'après Emory & Sinoto 1965, Sinoto 1968-1983, Bellwood 1978, Jennings et al. 1979, Kirch 1986, Kirch & Green 1987, Sutton 1988, modifiés.

ATLAS



DE LA POLYNÉSIE FRANÇAISE

ÉDITIONS DE L'ORSTOM

Institut français de recherche scientifique pour le développement en coopération

*Cet ouvrage a bénéficié du soutien du ministère des Départements et Territoires d'Outre-Mer
et du Gouvernement de la Polynésie française*

Paris 1993

ORSTOM
Éditions

© ORSTOM 1993
ISBN 2-7099-1147-7

Editions de l'ORSTOM
213 rue La Fayette
75480 Paris cedex 10

Nous adressons nos remerciements à l'Institut Géographique National et au Service Hydrographique et Océanographique de la Marine
pour leur collaboration et leur aide précieuses.